

La guerre de 1914-1918 aux confins du Laonnois et de la Thiérache : témoignages

par Raymond POTART

M. Raymond Potart a vécu à Barenton-sur-Serre, dans son enfance, la dure occupation allemande de Septembre 1914 à Novembre 1918. De 1973 à 1977 M. Potart a confié à ses collègues de la Société Archéologique de Vervins trois témoignages : Les chevaux russes au nord de Laon, les heures sévères de Chamouille, l'affaire du Moulin de Verneuil - s'attachant à faire confirmer ses souvenirs par des témoins ou des acteurs des événements qu'il a connus.

C'est d'ailleurs à la suite de la seconde communication, en janvier 1976, qu'a été créée, au sein de la Société, la Commission « Première Guerre Mondiale en Thiérache » qui devait présenter une partie de ses travaux à la Capelle, en Novembre 1978, par l'exposition « La vie quotidienne des Thiérachiens sous l'occupation, par l'affiche et les témoignages » et par son catalogue.

Le Comité de lecture de la S.A.V.T.

LES CHEVAUX RUSSES AU NORD DE LAON

En Décembre 1915 une Division allemande a ramené de l'Est des petits chevaux fort nerveux. Ils avaient la tête courte, le ventre assez proéminent et une très longue queue.

Vingt jeunes hommes de Grandlup-et-Faÿ, requis comme palefriers, ont eu à conduire chacun deux chevaux attelés à un chariot civil allemand (*der Führ*). La troupe, composée uniquement d'étalons (*der Hengst*) a pris le nom de *Hengstkolonne*.

Sur les vingt attelées, on voyait peu de colliers, encore étaient-ils très simplifiés. La « bricole » rudimentaire constituait la presque totalité des harnachements. Les fers des bêtes possédaient un fort pinçon à l'avant. Si la corne de certains pieds était trop tendre, on forgeait un pinçon de chaque côté du fer ; le maréchal-ferrant supprimait alors un clou. Chaque fer était, en permanence, muni d'ergots vissés pour bien agripper le sol.

La *Hengstkolonne* a pris sa formation de départ dans une ferme de Goudelancourt-les-Pierrepont, le 16 Février 1916. Par la suite, les points de regroupement ont été successivement : Saint-Pierremont, Vigneux-Hocquet, Morgny-en-Thiérache. Elle dépendait de la *Kommandantur* de Tavaux-et-Pontséricourt. Elle fut employée aux corvées les plus variées : transports de vivres d'un dépôt dans un autre ou à une unité ; charrois de matériaux ou de matériels divers ; dépannages de convois militaires embourbés ; labours et charrois dans les fermes privées d'équipages. La pénurie de traction était telle que les chefs de culture allemands utilisaient les vaches qu'ils ferraient, et les buffles, venus de Roumanie.

L'aire d'action de la *Hengstkolonne* peut être limitée par les Communes de Goudelancourt, Montcornet, Rozoy-sur-Serre, Brunehamel, Jeantes, Origny-en-Thiérache, La Bouteille, Thenailles et Bosmont-sur-Serre, sur une quarantaine de villages.

De la diversité des travaux et de la grande mobilité de la H.K., où il leur était souvent possible « ed ragnaser une boule » les jeunes requis n'ont pas autant souffert de la faim que les malheureux, bloqués dans les Communes des *Etapen-Kommandanturen*. Son commandant était rigide dans le service mais savait faire preuve d'*« humanité »*. Une nuit, intrigué par la lueur d'un lumignon, il surprit ses garçons fort occupés à moudre du blé volé à l'aide d'un gros moulin à café d'épicier. Contre toute attente, il ne sévit pas immédiatement mais au contraire observa et se retira. Le lendemain il apporta cent kilos de blé et créa, sur le champ, une corvée de mouture et de tamisage. Prélevant une certaine part de la farine il se fit faire, avec du lait et du sucre, des *Küchen*, par sa logeuse occasionnelle. Chacun trouva ainsi un équilibre alimentaire qu'il n'osait plus espérer.

Quand le Kaiser Wilhelm venait à Bosmont-sur-Serre, il couchait dans un luxueux appartement aménagé dans une profonde carrière à champignons, toute proche du Quartier Général. Des Uhlans, en tenue de combat, parcouraient activement la campagne, de jour et de nuit, à plusieurs kilomètres aux alentours du château. Les étalons et les conducteurs de la *Hengstkolonne* restaient à l'écurie, invisibles pendant tout le séjour de l'Empereur, si d'aventure elle opérait dans le *Kreis* sacré.

Le 10 Octobre 1918, à l'évacuation générale du glacis du bassin de la Serre et de ses affluents, à l'arrière de la *Hünding Stellung* — de La Fère à Rethel — la *Hengstkolonne* est partie pour l'Allemagne. Le 11 novembre l'a surprise au nord-est de Philippeville, à Florennes. Nos jeunes gens ont entendu mugir les sirènes et ronfler les trompes des automobiles sans bien comprendre la raison du vacarme général. L'officier leur dit simplement : « Guerre finie » et il renvoya ses dix derniers conducteurs vers la France. Les garçons de Grandlup mirent la musette en bandoulière et repartirent vite, remontant les colonnes en retraite. L'encombrement était tel qu'ils évitaient les grandes routes. Aux heures des repas, ils s'arrêtaient près d'une cuisine roulante et prenaient la file d'attente des soldats. Et puis, soudain, il n'y eut plus de

troupe grise. L'espacement entre les ex-combattants en mouvement était d'environ deux kilomètres. C'était aux approches de Chimay. Là, les Français les ont interrogés, ravitaillés et encadrés militairement avant de repartir vers Hirson pour rejoindre les familles éparses dans Thenailles et les alentours, à l'est de Vervins.

Recueilli en Février 1972 auprès de
M. Jules Bertrand, de Grandlup-et-Faÿ.

L'AFFAIRE DU MOULIN DE VERNEUIL

En 1914, le Moulin de Verneuil n'était plus qu'une ferme. Ni ruines, ni amas de pierres ne rappelaient l'existence d'un moulin à vent. Les traces du moulin s'en étaient allées, le lieu-dit était resté. A 83,80 m d'altitude, le site domine de peu les alentours, mais le dégagement est fort net. On n'y sent pas « le muite » comme on dit chez nous. Le vent y est maître en permanence. La ferme, un peu en contre-bas, jouxtait la grand'route bordée de fossés ; mais elle avait un bon chemin débouchant sur la route de Chantrud (Verneuil-sur-Serre à Grandlup-et-Faÿ) à 150 mètres de là. Juste avant la guerre, un grand hangar avait été bâti tout près du corps de ferme.

Le patron, Paul Faÿt, avait succédé à son père. Il avait un « domestique » d'une quarantaine d'années, Albert Flojac, un veuf. Il y avait là huit chevaux de trait et une étable de douze laitières.

Le 2^e Classe Paul Faÿt devait effectuer sa deuxième période de réserve en Août 1914. L'ancien cuirassier avait été versé dans l'infanterie. La fermière le mena en carriole au Centre mobilisateur de Crécy-sur-Serre, le 4 Août 1914. Le mari parti, le beau-père Charles Faÿt revint vivre à la ferme où il avait travaillé si longtemps. Il amenait avec lui un ami, le jardinier Louis Desrousseaux, engagé par la patronne. On vivait là, plutôt on essayait de vivre.

Dès Septembre, après le passage de la patrouille de uhlans qui n'avait demandé que la route de Grandlup, en bon Français, on cacha le fusil et la bicyclette. Avec son commis Flojac, elle avait creusé derrière le hangar neuf et déposé dans le trou le fusil de Paul avec les précautions d'usage et quand le vélocipède y fut couché, Flojac y mit aussi le sien. On reboucha, on dissimula les travaux du mieux possible. Quand l'ordre de déposer en mairie les armes civiles et les bicyclettes parvint à la ferme il y eut, bien sûr, une réaction instinctive. La jeune patronne se cabra : « Ces cochons-là, ils n'auront rien ! » En Février 1915, les ordres réitérés de dépôt en mairie laissèrent la fermière dans le plus grand calme, voire la plus grande indifférence.

Il faut savoir, d'autre part, que l'organisation de la VII^e Armée dans ses *Etappenkommandanturen* avait bloqué net toute mobilité de la population. Un état placardé sur la face intérieure de la porte d'entrée de chaque habitation indiquait les noms, prénoms, âges des personnes y logeant. Les *Feldgendarmen* pouvaient ainsi contrôler aisément chaque

individu dans chaque village placé sous leur surveillance. Il n'était plus question pour chacun de vivre à sa guise et de se déplacer au gré de sa fantaisie. Les sanctions étaient fort sévères.

Le jardinier Desrousseaux, maître en son art et très bien considéré, allait, de rares dimanches et subrepticement, effectuer des travaux dans les jardins qu'il avait conçus, chez ses anciens clients, des gros fermiers ou des vieux bourgeois. Ceux-ci étaient moins démunis de victuailles que les gens du Moulin de Verneuil. On le soignait alors du mieux possible malgré la dureté des temps. Ce n'était pas comme dans cette ferme de la Route Nationale où il était bien pris comme un rat dans une nasse. Mais, hélas, il avait choisi son lieu d'hébergement, il devait s'y maintenir. Sa rancœur était grande. Plus de verres de vin, pas de bon café, ni de « goutte » et la chère était maigre. Comme boisson, du vieux cidre, qu'on finissait avec précaution ; et les ressources allaient s'amenuisant ou plutôt s'unifiant dans la médiocrité extrême avec le récent C.R.B. des Américains.

Les heurts inévitables dus à la cohabitation forcée, au conflit des générations, aux différences des caractères et surtout aux restrictions alimentaires avaient atteint le paroxysme. La vie continuait allant de mal en pis. Tout était à craindre. Desrousseaux rendait responsable la « tiote patronne » de toutes ses difficultés personnelles. Il l'avait dit, il résolut de se venger. Nous étions dans les derniers jours de Décembre 1915. Un beau-frère de Verneuil vint la prévenir du danger qu'elle courrait. Prise de crainte, elle entreprit de changer de place le fusil et les bicyclettes. Aidée de Flojac, un dimanche, elle « détassa » une masse énorme de foin sous le grand hangar à quatre travées. Elle creusa, enfouit à nouveau les deux bicyclettes, reboucha la cache et remit le foin en place. Le tout avait été exécuté entre deux passages de troupes, à des heures creuses. Le grand-père faisait le guet. Quant au fusil, toute seule, elle monta le dissimuler dans le grenier de la maison sous deux lames de parquet. Ce fut un travail minutieux et harassant de plusieurs heures. Le lundi matin, Desrousseaux savait par son ami Faÿt qu'un travail considérable avait été effectué pendant son absence. Rageur, il ne vint pas prendre le café — enfin, l'orge grillée, sans sucre —. La jeune patronne alla le chercher et lui lança, en bravade : « Même si vous devez me dénoncer, ça ne doit pas vous empêcher de prendre le café au matin !... » Il vint sans un mot sacrifier au rite immuable, puis, il disparut. Quelqu'un le vit passer à Froidmont à la pointe du jour. Il alla à la *Kommandantur* d'Autremencourt sans être inquiété : c'était un tour de force remarquable.

Le garde-champêtre de Verneuil-sur-Serre, Lambot, partait chaque lundi avec une carriole ramasser les œufs et le beurre et portait le tout au Centre collecteur de la Gare de Dercy-Mortiers. Madame Faÿt était inquiète et voulait voir ses parents sans tarder. Le coquassier proposa d'emmener la jeune femme et ses deux enfants à Barenton-sur-Serre et de les reprendre à son retour de Dercy. C'était prendre un grand risque, mais le voyage s'effectua sans incident. Dans Barenton, devisant avec une voisine de sa tante Rosa, elle vit un *Feldgendarm* s'engager dans la

rue du Bas. Elle sauta vite de voiture et entra dans la ferme de la tante. Le policier passa, puis revint sur ses pas pour inspecter les lieux. Il entra et, refermant la porte, consulta la liste des occupants... Il se tourna vers Marie-Louise Tricotteux... « Je suis Madame Faýt »... Le visage s'éclaire : « Komm..., Madam, Komm... » et il l'entraîne dans la cour. Elle proteste : que ses petites filles veulent aller chez leur grand-mère, là, tout près et qu'elle veut embrasser sa mère, elle aussi. Protestations énergiques de l'un, maintien des exigences de l'autre. Et cela dure... Finalement lassé, le *Feldgendar*m acquiesce et, en groupe, les petites, leur mère et le soldat vont à la ferme d'Alexandre. Embrassements rapides ; les adieux sont dignes, mais au bord des larmes. Les enfants restent à Barenton et c'est, flanquée de son *Feldgendar*m, à pied que Madame Faýt repasse le pont du Ru ; et à travers champs le couple étrange gagne le Moulin de Verneuil. En cours de route il fait comprendre qu'il recherche un fusil. Elle réfléchit tout en allant. A la ferme, une carriole l'attend avec Flojac. Les deux bicyclettes sont déjà chargées : l'autre gendarme les a trouvées. Cette fois, les deux Allemands demandent : « Madam, pan ! pan ! » avec simulacre d'épauler un fusil. Elle dit que le fusil a été jeté et qu'elle ne peut le donner. Dans la maison la perquisition a été parfaite ; tout le linge, orgueil des femmes en ce temps-là, est au sol. L'alliance, cachée dans la pile de draps, et que la fermière ne portait qu'aux grandes occasions, a disparu. L'un d'eux réitère le « Pan ! Pan ! Madam ? » Aucune réaction. Alors il n'insiste pas. Des deux mains, il fait comprendre qu'il faut partir. Il la fait monter en voiture, Flojac également, et les deux soldats enfourchent leur bicyclette. On roule sur la Nationale. La traversée de Froidmont fut pénible ; tous regardaient passer le groupe, sans dire mot : la vue des deux vélos, dans la carriole, expliquait le drame.

Louise fut conduite à la *Kommandantur*, au château d'Autremencourt ; on l'enferma dans une petite chambre, dans la cour de la ferme du château ; la fenêtre grillagée donnait sur un gué. L'interrogatoire reprit, quotidiennement, huit jours de long.

- Vous aviez un fusil ?
- Oui, Monsieur.
- Alors, qu'avez-vous fait du fusil ?
- J'ai eu peur. Un jour, j'ai vu passer une colonne de soldats... à pied... avec leur cuisine roulante... J'ai eu peur. Après leur passage, j'ai jeté le fusil dans le fossé de la Route Nationale.
- Les Gendarmes ont fouillé le fossé. Ils ont bien cherché. Ils n'ont pas trouvé le fusil.
- Peut-être qu'un soldat l'a trouvé et l'a emporté. Moi, je l'ai jeté dans le fossé de la Grand'Route.

Les mêmes questions provoquaient les mêmes réponses. Chaque fois ils allaient fouiller le fossé de la RN2. Ils croyaient l'user, mais c'était

bien mal connaître la force de caractère et l'obstination des gens de notre coin. Cette jeune femme de vingt-quatre ans ne broncha jamais.

A Barenton cela fit grande impression : « Louise Tricotteux est arrêtée ! Elle avait encore le fusil de chasse de Paul... et puis sa bicyclette. Ils l'ont emmenée à Autremencourt. Qu'en v'là une affaire ! » Dans notre rue, c'était devenu : « Louise... al' est arr'tée... Elle aveu muché des masses ed' fusils... et pis cor' des vélos... Ben, al' va voir es qué ça va i coûter ! Ah ! la nom dézo ! »

Alors, il y eut deux petites filles bien propres et bien sages, en plus, à notre école, timides et assez tristes. Elles étaient « les tiotes du Moulin de Verneuil », soignées par Alexandre et sa femme Marie, car Louise ne revint pas ; enfin, pas de sitôt.

Après un mois et demi de détention, elle apprit qu'elle allait être jugée. Elle allait comparaître devant une manière de tribunal : *Kriegskammer ou Feldgerichtshof*. On la mena dans un ancien café, de l'autre côté de la rue. Il y avait quelques marches et une petite salle d'attente. Un soldat d'origine alsacienne vint lui parler. Il servait d'agent de liaison entre les Autorités d'Autremencourt et celles de Laon. Il s'arrêtait souvent au Moulin de Verneuil pour bavarder, en flamand, avec Charles Faÿt. Il dit à la prisonnière : « Madame, vous allez être condamnée. Dites-moi ce que vous avez fait du fusil. Si on le retrouve, votre peine sera sûrement moins sévère ». Elle résista encore... On la fit entrer dans la grande salle : une longue table avec un tapis vert, une dizaine de gradés, de quoi écrire ; les deux comparses : Flojac et Desrousseaux. Le silence se fait et le chef prend la parole : « Madame Faÿt, vous êtes condamnée à deux ans de prison. Flojac, à un an et demi. Desrousseaux, à un an. »

Un beau jour de Mars, après trois semaines passées à Autremencourt, un *Führ* conduit par des soldats en armes emmena les trois détenus à la gare de Marle-sur-Serre. Louise fut incarcérée à la prison de femmes de Siegburg, non loin de Bonn, et employée au service des autres détenues. Il y avait une heure de promenade par jour : elles tournaient dans la cour, deux par deux. Elle écrivait une lettre et une carte par mois ; ce qu'elle recevait de France était souvent biffé de noir pour rendre illisible.

En Mars 1918, fort maigre — encore plus que nous tous — elle rentra à Verneuil, chez une belle-sœur. C'est de là qu'elle demanda l'autorisation, à la *Kommandantur* de Barenton, d'habiter chez ses parents et de retrouver ses filles.

Le Moulin de Verneuil était devenu un « Quartier » plein de paille pour les troupes de passage. Le feu l'a détruit dans le courant de 1917. Les gens de Verneuil ont trouvé les restes informes du fusil de chasse de Paul dans l'amas des décombres. Charles Faÿt a dû quitter le Moulin quand sa bru a été incarcérée en Allemagne ; il mourut peu après. On revit Louis Desrousseaux à Hirson.

Paul était mort, tué au P.N. de Saint-Brice-Courcelles le 25 Novembre 1914, au cours d'un bombardement allemand. La fermière du Moulin de Verneuil était bien seule, avec deux filles à élever. Elle devint aide-maçon dans les chantiers de reconstruction, couvrant des distances énormes, par « tous les temps ».

Recueilli en Avril 1973 auprès de Madame Marie-Louise Tricotteux, Veuve Paul Fajyt.

Note : le comportement de Marie-Louise Tricotteux a été motivé, semble-t-il, par une succession d'états d'âme :

- elle n'avait pas voulu livrer fusil et bicyclette, par pur réflexe,
 - par crainte des sanctions édictées par la VII^e Armée elle n'osa plus changer de tactique,
 - alors elle accorda un prix énorme au « fusil de chasse de son soldat ».
 - enfin le sentiment d'avoir réussi à tromper l'ennemi, d'avoir tenu en échec le système policier allemand lui fit supporter vaillamment sa captivité.
-